

Héritage et patrimoine dans l'espace-temps, intensité et nature des affects

La notion de patrimoine est née au VI^e siècle avec Cassiodore, Conseiller à la cour de Ravenne, qui s'interrogeait ainsi devant les monuments romains : que faire de ces grandeurs qui relèvent du paganisme alors que nous, chrétiens, représentons l'avenir ? La réponse a été de christianiser les monuments. La complexité de la notion de patrimoine était déjà posée dans l'espace-temps.

Juridiquement le patrimonium est l'ensemble des biens hérités du père. Psychologiquement William James disait que le moi est la somme totale de tout ce qu'un homme peut appeler sien : « non seulement son corps et ses pouvoirs psychiques, mais aussi ses vêtements, sa femme et ses enfants, ses terres et ses chevaux, son yacht et son compte en banque, ses ancêtres et ses amis, sa réputation et ses œuvres ». Culturellement la notion de patrimoine est l'ensemble des biens matériels et spirituels reçus de l'histoire d'une communauté.

Du point de vue du père, ce que nous voulons laisser à nos enfants relève toujours d'une idée du futur tel que nous le ressentons et voulons le représenter, sous forme de temple par exemple, sachant qu'en dehors de cette volonté notre quotidien nous conduit à réaliser des objets ordinaires qui deviendront également l'héritage de nos enfants, comme le furent les aqueducs romains, les objets en bronze du quotidien ou une certaine idée de l'homme.

Mais il existe aussi dans le présent le point de vue des héritiers, notre point de vue, à savoir ce qu'il faut faire de cet héritage encombrant au regard des utilités d'aujourd'hui. Il convient alors de distinguer la notion d'héritage voulu ou laissé par le père de la notion de patrimoine accepté par les enfants. Ainsi a-t-il été décidé de cesser d'excaver à Pompéi pour tenter de maintenir en vie ce qui a été déjà rendu à la lumière. Les espoirs et les motivations d'autrefois ne sont pas ceux d'aujourd'hui.

De plus dans notre monde postmoderne nous devons tenir compte du puissant moteur de l'affect qui est lié à notre mémoire. Une société a besoin d'une mémoire pour extrapoler son futur, fut-ce une histoire fantasmée par notre imaginaire tel qu'il s'exprime à Las Vegas ou tel qu'il fut exprimé par Atatürk lorsqu'il voulut mettre en valeur les Hittites en choisissant Ankara comme capitale.

Dans ces deux exemples **l'intensité** des affects est très différente, le touriste de Las Vegas n'ayant pas le problème aigu d'identification qu'Atatürk devait affronter. Mais le choix d'un espace-temps mobilise aussi des affects de **natures** différentes : ainsi en reprenant l'objet ordinaire du pont aqueduc du Gard nous éprouvons de l'admiration, mais aussi de l'empathie pour la souffrance des esclaves qui l'ont construit.

Remarquons alors qu'un affect dans son intensité et sa nature dépend de nos intentions d'action et de nos objectifs politiques.

Nous avons besoin dans l'isolement du présent, au milieu du hasard, d'assurer notre survie et d'anticiper. Or un cap ne peut se définir qu'en fonction du futur que nous voulons, extrapolé du présent, lequel ne peut se définir qu'à partir de nos racines qui deviennent alors nos racines dynamiques.

Mais que choisir dans notre héritage devant la **mutation de l'échelle de l'espace** avec la mondialisation et au moment de la **mutation de l'échelle du temps** avec nos progrès en archéologie, génétique, ou astronomie ?

Nos racines peuvent ne plus être locales et se situer chez des ancêtres très éloignés dans le temps et dans l'espace si nous remontons à Lucy née il y a trois millions d'années en Ethiopie.

Dans ce contexte un effet de loupe avant sur un détail de l'histoire, d'un objet ou d'un lieu peut déclencher une émotion d'intensité et de nature inattendue, et de même lors d'un effet de loupe arrière.

Le patrimoine n'est donc pas l'héritage. Le patrimoine implique de la part de notre société postmoderne un choix affectif et intellectuel dans ses espace-temps avec ses émotions d'intensité et de nature diverses.